

MONIQUE
TURCOTTE

Les
domestiques
de Berthier

★★

Dans la tourmente
1773-1776



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les
domestiques
de Berthier

© 2012, 2021 Les Éditeurs réunis

Photo de la couverture : Magdalena Zyzniewska / Trevillion Images

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution mondiale (sauf au Canada)

INTERFORUM
interforum.fr

Distribution au Canada

PROLOGUE
prologue.ca

ISBN : 9782897834739

Dépôt légal : avril 2021

MONIQUE
TURCOTTE

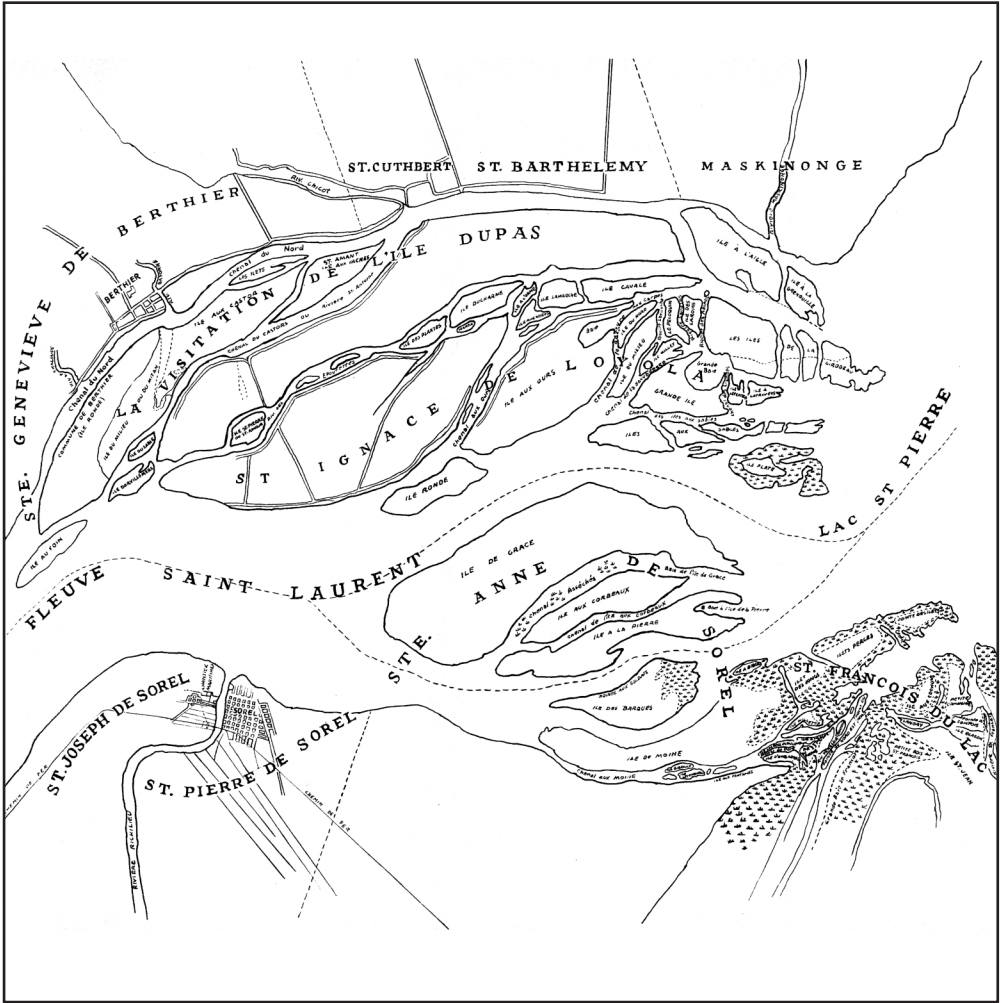
Les
domestiques
de Berthier

★★

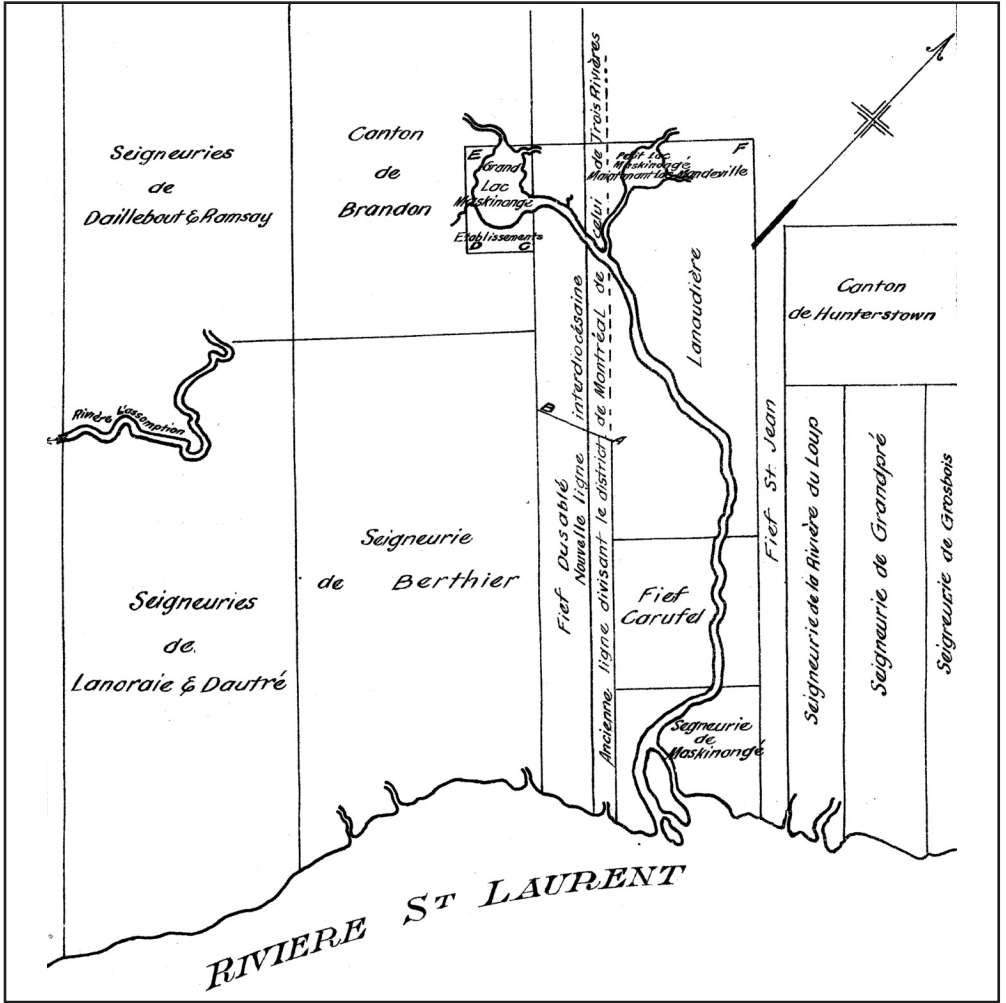
Dans la tourmente
1773-1776



LES ÉDITEURS RÉUNIS



Carte 1 : Îles de Sorel (anciennement «Saurer»)



Carte 2 : Berthier et les seigneuries avoisinantes

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Celle qui revient de loin, 2020

Les domestiques de Berthier

1. *Premières amours : 1766-1767*, 2011
2. *Dans la tourmente : 1773-1776*, 2012

« Les années ont passé, ainsi que le temps de mes rêves fous. Mon capitaine s'en est allé vers d'autres amours ; mon Dieu reste sourd à mes prières. Les derniers pans de ma jeunesse sont trempés dans le fiel de l'amertume. Mon âme se languit de haine vengeresse. J'attends... le jour venu, le châtement n'en sera que plus cruel. »

(Extrait du journal de Julia Scott, novembre 1773.)

Manoir de Berthier-en-Haut

Assise tout près de l'âtre où une énorme bûche de chêne finissait de se consumer, Mathilde berçait doucement l'enfant couchée dans son berceau. La nuit était encore noire et pleine ; seuls les scintillements venant du ventre du poêle jetaient une lumière chétive dans la pièce assoupie. Au-dehors, sous le ciel sans lune, la terre recouverte de la première neige reflétait une lueur apaisante et duveteuse. Mathilde frissonna à la pensée que bientôt l'hiver tiendra bêtes et hommes enserrés dans son étau de glace et de froid. Elle remonta le châle de laine qui avait glissé de ses épaules et se pelotonna dans la chaise berçante.

Une douce torpeur s'était installée dans le corps alangui de la jeune femme, fatiguée de tant de nuits de veilles. La venue de la saison froide avait amené, comme chaque année, une panoplie de maladies infantiles qui se propageaient d'une maison à l'autre ; toutefois, malgré les mesures d'hygiène imposées par la seigneuresse Catherine, la varicelle était entrée au manoir de Berthier. Tous les enfants, les uns après les autres, l'avaient attrapée. Les aînés, Alexander et James, portaient encore la marque des éruptions cutanées qui les avaient fait tant souffrir, tandis que des trois fillettes seule bébé Mary Ann la combattait encore. La fièvre allait et venait alors que les rougeurs, qui couvraient tout son corps minuscule, la démangeaient comme si des milliers de fourmis s'affairaient sans cesse sur elle. Bien qu'on appliquât sur ses plaies vives une pommade de poudre de fleurs de soucis, composée de pétales séchés et broyés, additionnés d'amidon, l'enfant peinait à s'endormir.

Afin de calmer le bébé qui gémissait dans son sommeil agité, Mathilde tirait doucement la corde du berceau qui tanguait faiblement comme un frêle esquif sur une mer au repos. Elle fredonnait un cantique tant de fois chanté à l'église, et les mots inaudibles se perdaient dans la pièce silencieuse. Hypnotisée par les flammes qui dansaient, elle s'assoupit, tenant bien serrée dans sa main droite la chaîne en or offerte par le capitaine Henry Cairns sur le parvis de l'église de l'Île Du Pas, un certain soir d'hiver 1767, six longues années plus tôt. Promesse d'amour éternel, gage de fidélité dont elle ne se séparait jamais. Ce bijou ancien, qui avait appartenu à Catherine Wilson, mère de la seigneuresse et d'Henry Cairns, rendait plus réel l'engagement de l'homme qu'elle aimait.

Elle sombra momentanément dans un rêve évanescent, le temps de retrouver le visage de son bien-aimé ; elle revit ce sourire à elle seule adressé quand il était venu lors du dernier été. Une présence la tira brusquement de ce monde onirique ; Julia était là, debout près de l'escalier, silencieuse, menaçante. Mathilde frémit : elle en avait peur.

* * *

Depuis l'arrivée de Mathilde Guillot au manoir de Berthier, à l'été 1766, Julia Scott, la dame de compagnie de la seigneuresse, n'avait que du mépris pour elle et nourrissait de la vengeance à son égard ; à ses yeux, elle prenait trop de place auprès des maîtres et, surtout, faute impardonnable, elle avait conquis le cœur du capitaine Cairns, le frère aîné de la seigneuresse. Entre les deux jeunes femmes, cette rivalité était devenue une lutte sans merci ; et ce combat, quels que soient les moyens à prendre, Julia comptait bien le gagner, puisqu'elle se savait du côté du pouvoir.

Plusieurs années plus tôt, tout juste après la naissance d'Alexander, l'aîné de la famille Cuthbert, Julia, humiliée et tourmentée par une jalousie malade, était allée frapper à la mesure de Cunégonde, la guérisseuse du village : elle allait y implorer son soutien pour se débarrasser de cette *stupid girl*, et

personne d'autre que la veuve Nolan, croyait-elle alors, ne l'aiderait à assouvir sa vengeance. Sa haine n'avait d'égale que sa rancœur envers Mathilde Guillot à qui la seigneuresse avait confié le nourrisson. Un affront que la Canadienne devrait réparer un jour ou l'autre, et cela, Julia l'avait juré sur la tête de sa mère.

En s'adressant secrètement en pleine nuit à la veuve Nolan, qu'on disait dotée de pouvoirs médiumniques, la dame de compagnie de *lady* Catherine avait espéré un miracle, un secours providentiel. Lui était revenu en mémoire, comme une inspiration céleste, cet oracle du prophète Sophonie : « *Je vais en finir, ce jour-là, avec tous les oppresseurs.* »

Sûre de l'appui du divin, Julia avait alors contourné la cabane de la sorcière du village ; elle s'était furtivement approchée de la porte qui s'était ouverte brusquement devant une femme étrange, accoutrée de vêtements bigarrés, emprisonnant un matou noir dans ses bras nus. Énigmatique, Cunégonde se tenait dans l'embrasure de la porte, fixant l'intruse de ses yeux pers, aussi menaçants que ceux de son chat ; Julia, effrayée, avait d'instinct reculé d'un pas. D'une voix trouble, la femme l'avait apostrophée durement : « Vous portez le malheur, allez-vous-en ! Vous avez le mauvais œil ! » avait vociféré la veuve Nolan, repoussant Julia sans ménagement.

Julia avait pris peur et avait voulu fuir sur-le-champ ce lieu lugubre, mais elle s'était vite ressaisie et avait insisté :

— Pouvez-vous me recevoir, un bref moment ? J'ai besoin de votre aide, avait-elle balbutié, restant sur ses gardes.

— Les esprits qui vous guident sont méchants ; si vous faites pas pénitence en demandant pardon pour le mal que vous avez fait et que vous vous préparez à faire, vous brûlerez en enfer, *Miss* Julia.

— Par Dieu ! Comment savez-vous mon nom ? avait bafouillé Julia, décontenancée.

— J’lis en vous comme le curé dans son bréviaire, *Miss*. Repentez-vous et purifiez votre âme. Allez-vous-en maintenant ; sachez que jamais j’vous aiderai à faire du mal autour de vous. J’travaille pas pour le yâbe, moé ! avait persiflé Cunégonde. Déposant son chat à ses pieds, elle avait aussitôt fermé la porte au nez de Julia, mortifiée.

La condamnation était tombée sur elle comme le couperet d’une guillotine ; ne sachant comment réagir à ces paroles accusatrices, l’Anglaise avait repris le sentier du manoir. La nuit sans lune avait ralenti sa marche, car elle était peu accoutumée aux pièges disséminés ici et là sur la rive du fleuve endormi. Elle avait trébuché sur une racine, buté contre une souche, et s’était relevée en pestant contre ce pays maudit qui ne lui avait offert que déceptions et humiliations. Pendant un bref instant, elle avait songé à se laisser avaler par les eaux sombres et disparaître à jamais. « Personne ne me pleurerait, avait-elle regretté. Une vie vide de sens... » Mais elle s’était aussitôt ressaisie et avait repris sa marche. « Mon histoire ne peut se terminer ainsi », avait-elle décidé, bien résolue à rester maîtresse de son destin.

Cette nuit-là, la peur s’était soudée à elle comme la honte sur un condamné ; tout bruit l’avait saisie de frayeur. Le hululement de la chouette l’avait terrifiée, croyant que c’était la sorcière qui la poursuivait ; affolée, elle avait couru. « La réputation de la veuve est donc fondée. Elle est vraiment devineresse, ma foi ! » avait pensé Julia, partagée entre l’effroi et la rage. Elle avait alors éprouvé de la peur, une peur viscérale et tenace qui noue l’estomac, qui l’avait fait trembler et choir sur les souches éparpillées le long de la rive comme des cadavres échoués ; elle avait senti la peur de savoir son secret exposé au grand jour, de ne pouvoir réussir à vaincre l’adversaire. Pour la première fois de sa vie, Julia était effrayée.

Elle serait désormais habitée par un sentiment d’exaspération née de l’impuissance de ne pouvoir contrer l’influence exercée par la Canadienne auprès des maîtres. Sans l’aide de

Cunégonde, comment allait-elle réussir à se débarrasser de cette rivale qui était venue briser tous ses rêves ? Désabusée, elle ne voyait aucune issue ; aussi devrait-elle toujours se montrer prudente, car l'impitoyable Cuthbert restait aux aguets depuis qu'elle avait tenté d'accuser Mathilde d'un méfait dont celle-ci n'était pas coupable. Elle savait que le maître ne pardonnerait pas une deuxième offense. Et comme personne à la seigneurie ne voudrait l'aider à détruire l'ennemie, il lui faudrait attendre son heure, patiemment, comme le fauve guettait sa proie. Cette heure viendrait, Julia en avait la certitude.

* * *

Immobile, Mathilde laissa croire à Julia qu'elle s'était rendormie ; ses muscles étaient aussi tendus que pouvaient l'être les cordes d'un arc. Sa tête, lourde de nuits sans sommeil, vacilla un moment ; elle ouvrit les yeux et, instinctivement, posa son regard inquiet sur l'enfant. Julia était partie comme elle était venue, silencieuse et sournoise ; elle avait su, une fois de plus éveiller l'angoisse dans l'esprit de Mathilde qui s'assura d'être seule avec le bébé avant de se lever. Elle hésita un moment devant le berceau, de peur d'interrompre le repos de Mary Ann. Elle écouta si la respiration de la petite était normale ; apaisée, elle monta à l'étage pour visiter chacun des enfants.

Le mobilier du manoir lui étant familier, Mathilde se déplaçait dans la nuit avec l'agilité d'un félin. Elle évita habilement la table basse, contourna la chaise à haut dossier du seigneur, palpa du bout du pied les nœuds des marches de l'escalier, monta lentement pour ne pas faire de bruit et entra dans la chambre des garçons qui sommeillaient encore profondément à cette heure matinale. Elle sourit avec attendrissement en voyant Alexander et James, lovés l'un contre l'autre pour se garder au chaud tels des chiots orphelins ; elle toucha leur front, osa une caresse, remonta leurs couvertures. Elle refit les mêmes gestes de tendresse envers les deux fillettes, Catherine Betsy Isabella, surnommée Betsy, et Margaret Ethelind, enlacées dans le grand lit entouré de tentures pour les protéger du froid.

Lentement, elle descendit l'escalier et s'arrêta auprès de Mary Ann, toujours profondément endormie.

La jeune femme s'étira et bâilla ; le froid la fit frissonner. Elle ouvrit la trappe du poêle de la cuisine et y ajouta une belle bûche. Aussitôt la flamme jaillit en étincelles d'or, laissant entendre une musique semblable au vent qui bruit dans les feuilles séchées. Elle nourrit ensuite le foyer, étendit la peau de buffle près du berceau, s'enroula dans une couverture et sombra dans un sommeil tourmenté.



Pendant que le seigneur de Berthier multiplie les efforts pour faire fructifier ses terres, des rebelles des colonies américaines, avides de liberté, menacent les villages parsemés le long des rives du Saint-Laurent. Le capitaine Henry Cairns doit répondre à l'appel de l'armée britannique et part en guerre contre les insurgés, laissant Mathilde, sa fiancée, en charge de la gouvernance des enfants Cuthbert au manoir de Berthier. Leur promesse réciproque et les rêves de mariage qui les lient résisteront-ils aux manigances de Julia et aux aléas de la guerre ? La jeune domestique attendra-t-elle patiemment la fin du conflit ou acceptera-t-elle d'épouser Henry, pour le meilleur et pour le pire ?

Pendant ce temps, Julia, la dame de compagnie de la seigneuresse de Berthier, continue de s'accrocher au vain espoir de gagner le cœur de Henry. Elle voue toujours une haine profonde à la jeune Canadienne qui a envoûté, sans l'avoir cherché, le capitaine écossais. L'orpheline de Boston, qui ne ratera pas une occasion de comploter contre son encombrante rivale, réussira-t-elle à changer le cours du destin de Mathilde et Henry ? Connaîtra-t-elle d'autres galants qui la détourneront de son premier amour ? Jusqu'où la mènera sa tragique dérive ?

Photo : Robiart



Monique Turcotte est née à Berthierville, au Québec. Après avoir enseigné pendant quelques années, elle profite maintenant de sa retraite pour se consacrer à l'écriture et au bénévolat. Dans la tourmente : 1773-1776 est le deuxième volet de son œuvre romanesque Les domestiques de Berthier.



ISBN 978-2-89783-473-9



9 782897 834739

18€